Le féminin, retour d'exil

Autor(en): **Ricci Lempen, Silvia / Nanchen, Gabrielle / Darcy de Oliveira, Rosiska**
Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **78 (1990)**

Heft 11

PDF erstellt am: **28.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-279500

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Le féminin, retour d'exil

Valeurs féminines : attention, sujet labyrinthe ! Voulez-vous vous y perdre avec nous ? Débat autour du dernier livre de Gabrielle Nanchen.



Gabrielle Nanchen: «Je suis partie d'une souffrance...»

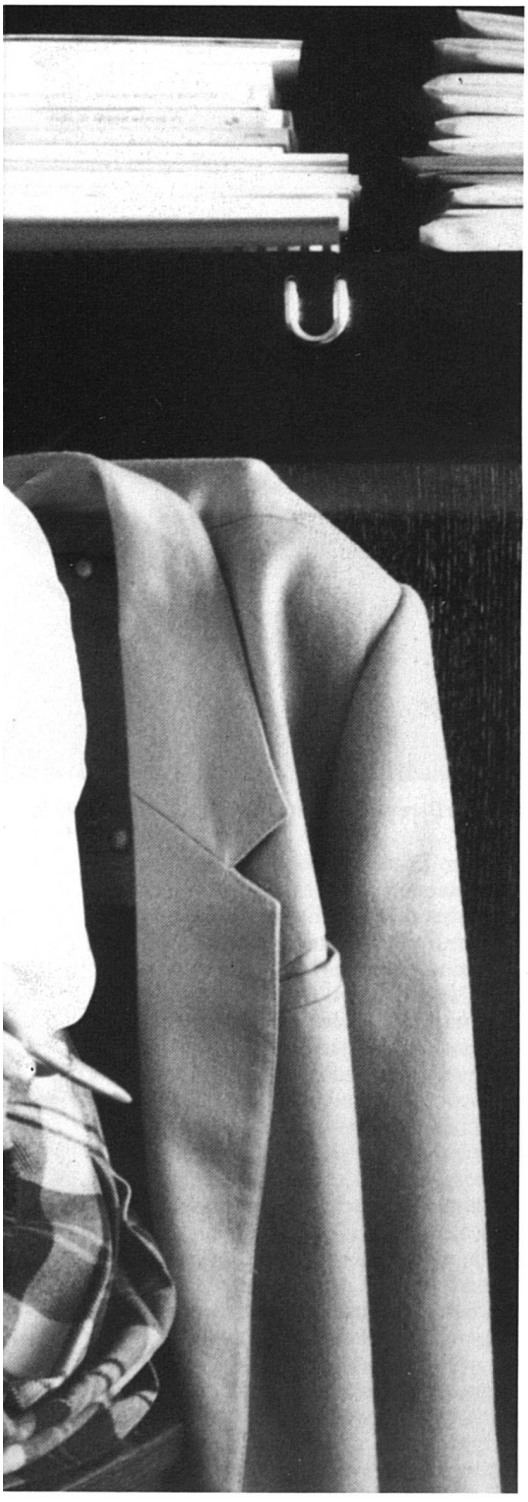
Dans son premier ouvrage, intitulé *Hommes et femmes : le partage**, Gabrielle Nanchen plaidait en faveur d'une nouvelle répartition des tâches sociales – privées et publiques – entre les femmes et les hommes, réclamant pour chaque sexe la possibilité d'accéder au monde traditionnellement considéré comme l'apanage de l'autre.

Dans son deuxième livre**, qui sort de presse ces jours, l'ancienne conseillère nationale socialiste, engagée depuis son retrait de la politique institutionnelle dans le féminisme de base et dans des activités visant à instaurer plus de justice dans les rapports Nord-Sud, poursuit sa réflexion sur l'apport spécifique du féminin dans la construction d'un monde meilleur.

Une réflexion, empressons-nous de le dire, intimément nourrie du vécu de l'auteure : l'expérience douloureuse du retour à plein temps dans le « monde des femmes » – le monde du foyer, du travail bénévole et des tâches ignorées – après un passage gratifiant dans le « monde des hommes » – le monde de la politique et de la reconnaissance sociale ; et puis la joyeuse découverte d'une richesse que le « monde des hommes » étouffe et occulte – la richesse de ces fameuses « valeurs féminines » que sont l'amour, le sens de la vie, le don de soi, la proximité de la nature, la paix.

Le livre est écrit à la première personne, il veut moins démontrer que montrer et faire sentir; il contient cependant un message, et un message clair: le féminin doit contribuer à sauver le monde avant que l'injustice sociale, la violence sous toutes ses formes et les atteintes irréversibles à l'environnement ne l'entraînent à la catastrophe.

Nous avons voulu saisir l'occasion de la parution de ce livre pour reprendre un débat central dans le féminisme contemporain: le débat sur la culture des femmes et sur l'importance de sa légitimation pour l'avenir de l'humanité. A cet effet, nous avons réuni autour de Gabrielle Nanchen trois personnes particulièrement sensibilisées à la question: Rosiska Darcy de Oliveira, auteure d'un ouvrage intitulé *Le féminin ambigu****, Brésilienne ayant longtemps vécu à Genève et ayant enseigné à l'université de cette ville, actuellement professeure à l'Université catholique de Rio de Janeiro; Martine Chaponnière, enseignante à l'Université de Genève, rédactrice à *Femmes suisses* et auteure d'une thèse sur l'ancien et le nouveau mouvement féministe****; et Jil Silberstein, écrivain et poète, directeur des publications de l'Alliance Culturelle Romande, qui prépare actuellement un numéro de la revue *Présences* sur la question des femmes.



Très significativement, l'échange, animé par la soussignée, a démarré sur un point de méthode. J'ai commencé par demander à chacun-e de résumer ce qui lui paraissait être la « thèse centrale » du livre, ce qui fut fait, en des termes qu'il serait fastidieux de reproduire, puisqu'ils recoupent, *grosso modo,* ce qui vient d'être écrit ci-dessus, mais qui témoignaient de la familiarité des participant-e-s avec les tâches de synthèse intellectuelle. C'est à propos de cette entrée en matière que Gabrielle Nanchen a tenu à faire sa première intervention...

Silvia Ricci Lempen

Gabrielle Nanchen – Pour moi c'est un peu gênant de voir mon livre abordé de cette façon. Je n'ai pas fait une démarche théorique, peut-être même pas une démarche militante, j'ai fait une démarche personnelle. Je suis partie d'une souffrance – le retour à une situation d'invisibilité, sans revenus propres, sans prestige, et je me suis interrogée sur le sens de cette souffrance. J'ai voulu exprimer dans ce livre quelque chose qui m'aide à vivre. Aussi je suis un petit peu déconcertée par vos analyses intellectuelles.

Rosiska Darcy de Oliveira – Il me semble, quant à moi, que vous avez relevé le défi de vous placer dans un lieu qui n'est ni la théorie ni la simple expérience, un lieu que j'appellerais celui de l'épiphanie – une succession de révélations provoquées par des expériences vécues... Un lieu qui est peut-être un ailleurs, comme ces valeurs féminines dont nous parlons.

Gabrielle Nanchen – Oui, j'ai tendance à considérer ma démarche comme une démarche féminine, alors que je ressens votre approche analytique, académique de mon livre comme une approche masculine. On part d'une idée et ensuite on l'illustre. Moi, j'ai fait le contraire: je suis partie de moi-même et ensuite j'ai élargi ma vision.

Jil Silberstein – Il y a quand même une ambiguité. Vous êtes à la frontière de la confession, et cependant votre livre propose bel et bien une thèse, la thèse qu'il y a urgence à reconsidérer les valeurs dominantes dans notre société. Vous opposez le discours à une sorte de promenade grave où les choses apparaîtraient et disparaîtraient, et cependant il y a une belle unité dans votre livre... Quant à dire que le discours théorique serait masculin, je suis très réticent. Il y a des textes théoriques extrêmement importants écrits par des femmes, par exemple Virginia Woolf, et je ne voudrais pas quant à moi devoir faire le deuil de ces femmes-là parce qu'elles seraient des transfuges du féminin au masculin!

Martine Chaponnière – Je comprends que cela puisse vous gêner qu'on discute de votre livre sur un registre différent de celui qui est le vôtre. Mais pour ce qui est de cataloguer le discours théorique comme masculin, j'ai une position très différente de la vôtre.

Ce n'est pas parce que les hommes ont monopolisé la démarche théorique que nous, les femmes, ne devons pas avoir le droit de jouer avec. Moi, j'aime la théorie, ça me donne un sentiment de plaisir de manier les idées et je trouve dommage qu'on dise que ce plaisir ne peut être que masculin.



Martine Chaponnière: « Suis-je une vraie femme? »

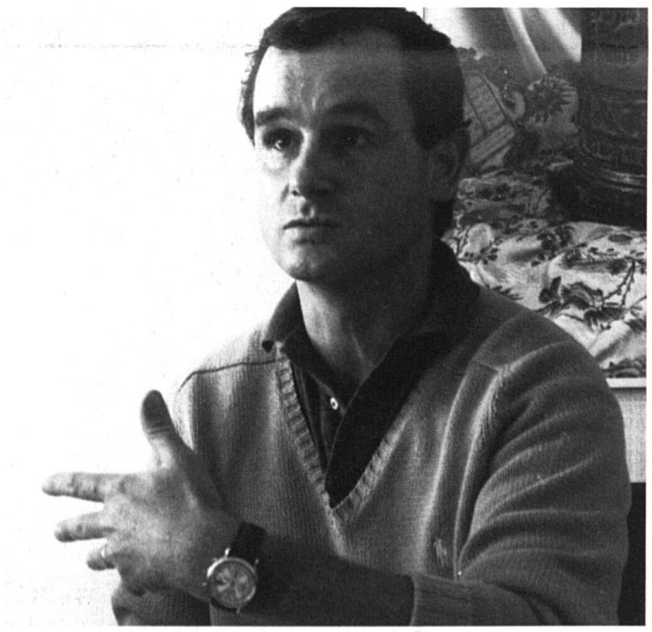
Gabrielle Nanchen – J'ai simplement voulu dire que les femmes sont nombreuses à fonctionner différemment, et qu'elles aimeraient ne pas avoir à se cacher à la cuisine pour pouvoir le faire. J'ai voulu exprimer un malaise.

Martine Chaponnière – Mais moi aussi j'éprouve un malaise, pas seulement par rapport à cette question de démarche théorique, mais aussi par rapport à beaucoup d'autres choses que vous dites dans votre livre. Par exemple, ces très belles pages que vous consacrez à l'expérience de la

maternité comme expérience clé du monde des femmes. Moi, je n'ai pas d'enfants, et en plus je me réfère à d'autres types d'expériences. En refermant le livre, je me suis dit : « Ma chère Martine, tu n'es pas une femme ! quel être hybride es-tu dans cette enveloppe féminine ? ». C'est vraiment très dérangeant ! Ce n'est pas un reproche que je vous fais, c'est une constatation.

Silvia Ricci Lempen – Les valeurs féminines ont été analysées par beaucoup de féministes comme des valeurs issues de l'oppression, de la discrimination. Par exemple, on a dit que les femmes ont développé le goût de la conciliation parce qu'elles ont dû apprendre à ruser dans un monde où les hommes détenaient le pouvoir. Est-ce que cela ne pose pas un problème d'exalter, maintenant, ces valeurs-là ? Gabrielle Nanchen écrit dans son livre que c'est une chance pour l'humanité que les femmes aient été maintenues pendant des siècles en marge du pouvoir...

Rosiska Darcy de Oliveira – Je ne crois pas du tout que dans ce livre Gabrielle Nanchen ait voulu faire l'éloge du passé. Je dirais que son livre se situe plutôt à la croisée de l'héritage et de l'utopie. L'inversion de signe des valeurs féminines – du négatif au positif – fait partie d'un courant plus général qui vise à proposer de nouvelles valeurs de



Jil Silberstein: « Un effet de balançoire... »

civilisation. Elle concerne, non seulement les femmes, mais l'humanité entière. Par exemple, les femmes ont toujours été considérées plus proches de la nature que les hommes, et cette proximité avait une connotation péjorative, elle nous excluait de la culture, qui est le propre de l'humain. Mais aujourd'hui, c'est l'opposition même de l'humain à la nature qui est remise en question. Aujourd'hui, l'humanité entière est obligée de se préoccuper de son appartenance à la nature. C'est en ce sens que les valeurs féminines peuvent devenir les valeurs de l'avenir.

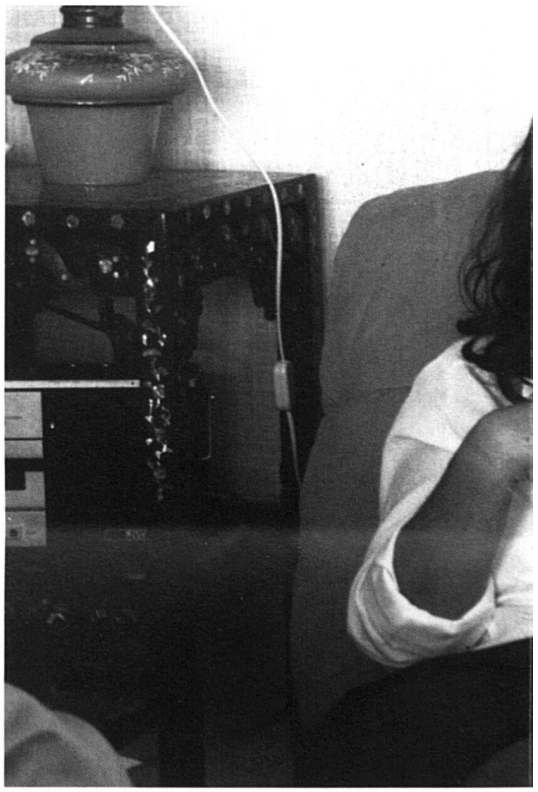
Gabrielle Nanchen – J'apprécie beaucoup ce que vous venez de dire. Quand j'ai commencé à écrire ce livre, je voulais montrer que si les femmes n'ont pas les richesses de l'argent et du pouvoir, elles ont d'autres richesses qui donnent un sens à leur vie. Puis, au fur et à mesure que j'avançais, je me suis rendu compte que ces richesses pouvaient et devaient appartenir à l'humanité en général. Il y a des hommes qui cherchent dans cette direction. Mais nous, les femmes, nous avons la chance d'avoir un héritage où puiser.

Jil Silberstein – Il me semble quand même que, telles que vous les présentez, il n'y a pas de symétrie entre les valeurs féminines et les valeurs masculines. Ces dernières recouvrent pour vous la violence, la destruction, le goût du pouvoir pour le pouvoir. Croyez bien que je suis personnellement très sensibilisé à ce genre d'excès, et la dernière livraison de la revue dont je m'occupe était justement consacrée à une critique de la figure du « battant », de la notion de compétitivité pure. Mais vous prenez le meilleur des valeurs féminines et le pire des valeurs masculines. Ça fait un effet de balançoire.

Gabrielle Nanchen – Votre analyse est tout à fait juste. Si mon livre n'avait pas pris la forme d'un cri de souffrance et d'espoir, j'aurais dit les choses différemment. J'aurais dit qu'il existe deux grandes catégories de valeurs qui régissent les comportements des humains, les valeurs d'amour et les valeurs de liberté, les unes ayant plutôt un caractère féminin et les autres ayant plutôt un caractère masculin. J'aurais dit que pour chacune de ces catégories de valeurs il y a un décalage entre l'idéal et la réalité, que chez les femmes les valeurs d'amour glissent souvent vers le narcissisme, le désir égoïste de plaire, et que chez les hommes les valeurs de liberté, qui sont aussi des valeurs de réalisation de soi-même et de responsabilité, glissent souvent vers le besoin de domination. Mon livre aurait été plus équilibré, mais j'avais avant tout besoin de me prouver à moi-même que les valeurs d'amour permettent de vivre aussi bien, sinon mieux, que les valeurs de pouvoir, et j'ai dû peser un peu plus sur ce plateau-là de la balance !

Martine Chaponnière – J'aimerais revenir à l'idée selon laquelle l'exclusion millénaire des femmes du pouvoir pourrait être aujourd'hui une chance pour elles et pour l'humanité. Mais si elles continuent à être exclues du pouvoir, comment arriveront-elles à faire passer leur point de vue sur, justement, les valeurs autres que les valeurs de pouvoir ? Je ne sais pas comment on peut sortir de cette contradiction.

Jil Silberstein – J'ai aussi beaucoup réfléchi sur cette question en lisant votre livre. Vous donnez l'exemple tout à fait remarquable du mouvement Chipko en Inde, ce mouvement de résistance non-violente à la destruction de la nature conduit par des femmes, qui s'oppose avec succès à l'abattage des arbres en occupant pacifiquement le terrain, en entourant les troncs de leurs bras, en chantant, en discutant avec les fo-



Rosiska Darcy de Oliveira: « Celles qui ont habité le

restiers. En revanche, vous réagissez négativement à l'agressivité des femmes pacifistes de Greenham Common, en Angleterre, qui prennent à partie les policiers, qui recourent à une certaine violence verbale. Vous dites qu'elles sont laides, alors que vous parlez ailleurs dans votre livre de la beauté des Africaines. Votre livre exprime le refus de prendre les armes, même par le discours, même en situation d'urgence... mais n'est-ce pas condamner la voix des femmes à n'être qu'une ombre, une chance qui passe et qui s'efface ?

Gabrielle Nanchen – Je crois qu'il s'agit pour les femmes de lutter – c'est un mot que je n'aime pas, parce qu'il a une connotation belliciste, mais c'est vrai qu'il y a une lutte, un combat à mener – pour la justice, pour la paix ; et les moyens à utiliser pourraient être ceux de ces femmes indiennes, des moyens puisés dans l'héritage traditionnel, ou des moyens qui restent à inventer, mais différents de ceux utilisés habituellement en politique.

Rosiska Darcy de Oliveira – Ce qui me frappe, c'est que la question de la revalori-

sation du féminin est soulevée actuellement par des femmes qui, d'une manière ou d'une autre, habitent ou ont habité le monde des hommes, parfois même dans des positions de pouvoir. Il ne faudrait donc pas qu'on prenne leurs propositions pour des propositions de désertion du monde, un peu naïves, émanant de personnes qui ne pensent pas aux moyens pour mettre en œuvre leurs idées, qui ne savent pas comment affronter les vrais problèmes de la modernité. De par mon expérience personnelle, je suis persuadée que la



monde des hommes...»

meilleure école d'identité, c'est l'exil. Les femmes qui ont fait l'expérience de l'exil dans le monde des hommes ne veulent pas déserter, mais être présentes d'une autre manière. Un des instruments de cet autre type de présence, c'est le savoir. Pour organiser différemment le monde, il faut avoir des connaissances, en sociologie, en économie. Mais des connaissances inspirées de la culture féminine.

Gabrielle Nanchen – Si on parle de savoir, il faudrait préciser qu'il s'agit d'avoir un savoir double. Dans les milieux s'occupant de relations Nord-Sud, que je fréquente actuellement, je dis souvent des choses toutes bêtes, qui viennent de la culture des femmes, et qui paraissent iconoclastes par rapport au savoir des hommes. Je me sens légitimée à parler comme ça parce que je sais qu'il y a des millions de femmes qui se réfèrent à la même culture que moi – donc, je ne suis pas folle! Mais en même temps, j'ai besoin de me référer au savoir des hommes pour que ce que je dis puisse être entendu. Il y a une traduction simultanée qui doit se faire dans ma tête. Si on veut changer les paradigmes de la connaissance, il faut posséder ce double savoir. C'est une forme de bilinguisme.

Rosiska Darcy de Oliveira – Oui, et quant à moi, je parle masculin couramment, et presque sans accent! Mais vient un moment où on ne trouve plus ça tellement intéressant, un moment où, pour reprendre la métaphore de l'exil, le regard se tourne vers le pays d'origine... alors on a envie, non pas de répondre aux questions posées par la culture masculine, mais de poser de nouvelles questions, par exemple la question des rapports entre le privé et le public, qui est une question centrale de la culture des femmes.

Martine Chaponnière – J'aimerais faire une remarque à propos de l'exil. L'oppression aussi est une école d'identité, c'est un peu la même chose. Mais dans les deux cas, il y a impuissance à agir.

Rosiska Darcy de Oliveira – Ce que je voulais dire, c'est que quand on est chez soi, on est dans l'immanence même. On est le tout, il n'y a pas autre chose. Pour les femmes qui ne sortent pas du monde des femmes, il n'y a pas vraiment de regard possible sur leur identité de femmes. Le regard sur sa propre identité naît de l'expérience de la différence.

Gabrielle Nanchen – Mais la plupart des femmes qui vont dans le monde des hommes se satisfont de ce monde-là et n'ont pas envie de regarder en arrière vers le monde des femmes. C'est l'impression que me donnent par exemple toutes ces Françaises qui veulent devenir Madame LE directeur.

Il faut qu'il y ait malaise pour qu'il y ait prise de conscience.

Jil Silberstein – Vous avez parlé d'exil, j'aimerais introduire une notion un peu différente, celle de l'évacuation des femmes d'un territoire commun. C'est important, ce territoire commun où les femmes ont été empêchées de rentrer. C'est le lieu de notre survie à toutes et à tous. Comment faire pour que les valeurs dont se réclament aujourd'hui les femmes puissent franchir le seuil de cette sphère commune devenue masculine, comment faire pour que ces gestes qui sauvent, qui préservent, qui écoutent se tranforment en questions qui interrogent et qui enrichissent le territoire que les hommes se sont appropriés, comment faire pour que les deux mondes puissent se rencontrer? Faute de quoi il y aura perpétuation de l'exil féminin, destruction du patrimoine commun et pas de royaume du tout.

Gabrielle Nanchen – J'aimerais répondre par un exemple. Il s'agit de transformer des gestes liés à la sphère privée en gestes publics. Prenons le monde politique, un monde très masculin. Il fonctionne selon la règle de la majorité arithmétique. On essaie de convaincre les autres, on vote et celui qui obtient 51% des voix emporte le morceau. Si on a gagné on est content, si on a perdu on se dit qu'on gagnera la prochaine fois, comme au tennis. Les femmes, elles, ont l'expérience d'un autre fonctionnement, fondé sur l'harmonie des relations, la recherche du consensus. On l'a vu dans les groupes de femmes qui se sont créés dans les années 70. Et c'est un fonctionnement efficace, parce que la solution à laquelle on a contribué toutes ou tous ensemble est mieux appliquée que celle qui a été emportée à l'arraché par quelques-uns. Si une décision a été prise contre mon avis, je risque de boycotter sa mise en œuvre, mais une décision à laquelle j'ai travaillé pas à pas, à laquelle j'ai apporté ma pierre, j'aurai à coeur de la respecter.

Silvia Ricci Lempen – Est-ce que les valeurs de la communication interpersonnelle sont vraiment des valeurs féminines?

Martine Chaponnière – Tout à fait. Le bavardage, la complicité, la convivialité. C'est ce que nous expérimentons chaque



Gabrielle Nanchen: «On veut gagner, comme au tennis!»

jour en échangeant avec nos mères, nos amies, nos sœurs... Je crois d'ailleurs que c'est dans le quotidien du monde des femmes qu'il faut les chercher, ces valeurs féminines, plutôt que dans l'histoire, qui ne nous transmet pas un héritage univoque. Les valeurs des sorcières et celles des infirmières, par exemple, ne sont pas les mêmes! Et je peux difficilement, quant à moi, m'identifier aux valeurs de la paysanne périgourdine du XVII^{e} siècle...

Jil Silberstein – Mais les valeurs du quotidien et les valeurs traditionnelles peuvent se recouper, on peut songer, à propos de la

communication interpersonnelle, aux femmes qui parlaient entre elles près du lavoir... Il y a une autre question que j'aimerais poser, c'est celle des effets éventuels de perversion des valeurs féminines du fait de la domination masculine. Je cite Virginia Woolf: « Les femmes ont pendant des siècles servi aux hommes de miroir. Elles possédaient le pouvoir magique et délicieux de réfléchir une image de l'homme deux fois plus grande que nature. Sans ce pouvoir, la terre serait probablement encore marécage et jungle, les gloires de nos guerres seraient inconnues. » C'est une remarque intéressante, parce qu'elle suggère une connivence entre femmes et hommes. Est-ce que c'est une valeur féminine de jouer le pouvoir à travers les hommes ? Ou la perversion d'une valeur féminine sous l'effet de l'oppression ?

Gabrielle Nanchen – Là, on rejoint le glissement que j'évoquais tout-à-l'heure. Le passage de la valeur amour comme don de soi à la valeur amour comme recherche de l'amour de l'autre. Le moyen le plus sûr d'être aimée c'est de dire à son homme: tu es le meilleur. Et si nécessaire, on ira jusqu'à dire: tu fais la meilleure guerre du monde.

Rosiska Darcy de Oliveira – Je crois quand même que les femmes ont toujours eu une attitude ambiguâ par rapport à ce pouvoir médiat. D'un côté, elles ont cherché à obtenir une forme de reconnaissance pour elles-mêmes à travers le pouvoir des hommes. D'un autre côté, la littérature est pleine de figures de femmes qui disputent leur mari à cause de son travail, qui voient dans les activités extérieures du mari des obstacles à la vie affective et familiale. On parlait beaucoup de ça, dans les fameux groupes des années 70.

Gabrielle Nanchen – Tout être humain a besoin de reconnaissance. L'amour de l'homme, pour la femme, est une forme de reconnaissance, le statut social qu'il lui procure aussi. Certaines femmes cherchent à être reconnues pour elles-mêmes, sur le plan professionnel. Mais à la base, il y a toujours ce besoin de reconnaissance.

Martine Chaponnière – Je suis foncièrement d'accord. Mais il me semble alors que ce besoin de reconnaissance est une valeur commune aux hommes et aux femmes. Sauf que généralement, pour les hommes, l'amour que peut leur donner une femme n'est qu'un élément parmi d'autres de cette reconnaissance.

Rosiska Darcy de Oliveira – On peut essayer de prendre le problème par un autre bout, et se demander pourquoi tant de femmes qui se sont battues pour se faire une place au soleil ont en même temps peur de la réussite. C'est parce que réussite et amour ne vont pas ensemble pour les femmes. Elles ont peur de réussir parce qu'elles ont peur de se trouver seules. Refuser de se situer uniquement dans le domaine de l'amour coûte un prix extrêmement lourd. Que n'a-t-on pas dit des féministes, toutes des mal-aimées, toutes des anormales... Mais le doute ne venait pas seulement des hommes, il venait de nous-mêmes.

La crainte d'être en train de blesser mortellement en nous quelque chose d'essentiel.



Martine Chaponnière: « Pourquoi pas alpha et oméga ? »



Silvia Ricci Lempen et Jil Silberstein: « La bonne vieille exigence d'égalité... »

Gabrielle Nanchen – J'ai quant à moi le sentiment que les hommes sont eux aussi englués dans des problèmes d'identité qui ne sont pas si éloignés des nôtres, mais qu'ils n'en sont pas encore conscients. Je crois à la notion d'androgynie, dans le sens où chacune et chacun porte en soi une part de féminin et une part de masculin. Il faut aider les hommes à exprimer la part de féminin qui est en eux.

Martine Chaponnière – Je suis d'accord. Mais pour ma part je mettrais tout autant l'accent sur la nécessité de permettre aux femmes de faire état de leur pôle masculin, sans être dévalorisées. D'autre part, la dénomination même de pôle féminin et pôle masculin, valeurs féminines et valeurs masculines me paraît inadéquate. Il faudrait connoter ces pôles et ces valeurs autrement que sexuellement, parce que les rapports de force dans notre société sont encore tellement favorables au masculin que le féminin a peu de chances de s'imposer. On désigne parfois le mode de fonctionnement masculin comme «alpha» et le mode de fonctionnement féminin comme «bêta». Je trouve dommage de désigner le féminin comme «bêta». Il faudrait trouver autre chose, par exemple «alpha» et «oméga»...

Silvia Ricci Lempen – Est-ce que les deux modes de fonctionnement sont conciliables chez la même personne ? Je pense à un domaine très concret, le domaine du travail, de l'organisation sociale du travail.

Rosiska Darcy de Oliveira – Je crois que c'est possible, mais à condition de changer complètement notre mode de pensée. L'organisation du travail doit être conçue de manière à valoriser pour les deux sexes le domaine du privé. C'est la plate-forme indispensable du changement. Si on veut rapprocher au maximum le mode de vie des deux sexes, en permettant à chacun d'eux de concilier vie publique et vie privée, il faut commencer par promouvoir une redistribution du temps d'activité entre les deux lieux de vie que sont la famille et le travail.

Jil Silberstein – La question se pose alors de savoir si, dans la perspective d'une telle redistribution, assortie de mesures de justice telles que l'égalité dans l'éducation, la mixité à tous les postes de commande de la société, la question des valeurs spécifiques à chaque sexe reste pertinente, si elle ne s'efface pas en faveur de la question de l'accès de toutes et de tous à une forme d'universel.

Silvia Ricci Lempen – Ce qui revient en somme à se demander comment se fait la jonction entre la revendication des valeurs féminines et la bonne vieille exigence d'égalité... Dans votre livre, à propos, justement, de l'organisation du monde du travail, vous montrez une certaine sympathie pour la solution du «mummy track», dont on a beaucoup parlé aux USA, et qui consiste à proposer des types de carrière différents aux femmes selon qu'elles veulent se consacrer entièrement à leur profession ou avoir aussi des enfants.

N'est-ce pas traiter inégalement les femmes et les hommes et aussi les femmes entre elles ?

Gabrielle Nanchen – Il faut prendre en considération l'évolution générale de nos sociétés par rapport à la valeur travail.

Si on veut éviter que l'humanité se trouve divisée en deux catégories – ceux qui ont un travail et qui vivent bien et ceux qui croupissent dans la pauvreté – il faudra redistribuer le travail disponible, et admettre que le travail ne remplisse pas la vie d'une personne. C'est pour cela que j'aime bien la notion, pour l'instant encore essentiellement féminine, de carrière à responsabilité limitée.

Silvia Ricci Lempen – Mais n'y a-t-il pas un piège: que ce type de carrière continue d'être réservé aux femmes ?

Gabrielle Nanchen – Je crois tout simplement que les femmes ont dans ce domaine une longueur d'avance. Nous savons déjà, nous, que la carrière n'est pas tout dans une vie. J'ai la chance folle de pouvoir jouer du piano le matin quand les autres partent au bureau, ou cultiver mes salades, c'est merveilleux. Alors je peux enseigner ça aux autres gens.

Jil Silberstein – Mais il y a le risque que les hommes vous répondent : c'est ce que nous avons toujours dit, nous on travaillera et vous vous jouerez du piano.

Martine Chaponnière – Je suis partagée sur cette question du « mummy track ». D'un côté, comme féministe, je refuse la notion d'une carrière au rabais pour les mères, d'un autre côté je me dis, c'est moins hypocrite que la situation actuelle, où les femmes qui tentent de concilier les deux rôles n'ont aucune facilité. Mais dans l'ensemble, ça me paraît relever plutôt du bricolage, et je crains que nous ne devions encore bricoler pendant longtemps.

Silvia Ricci Lempen – J'aimerais reposer la question de l'égalité. C'est une notion que vous évoquiez dans votre premier livre, et que vous semblez éviter dans le deuxième...

Rosiska Darcy de Oliveira – Mais nous n'avons fait que parler d'égalité depuis le début ! Simplement, il s'agit de redéfinir le concept d'égalité. J'ai étudié le rapport trouble qu'ont les femmes au savoir, à la parole, à la réussite. C'est parce qu'elles doivent s'intégrer dans un monde construit selon d'autres critères que les leurs. C'est ça la véritable inégalité, que les femmes doivent se travestir pour être prises en considération. Le débat social sur l'égalité doit être traversé par la reconnaissance du



Rosiska Darcy de Oliveira : « On parle d'égalité vraie quand on affirme la différence. »

fait que les femmes et les hommes sont différents. Dans un sens, je revendique l'inégalité. Si la loi m'obligeait à faire du service militaire comme les hommes, je serais déserteur. L'égalité ne signifie pas que les femmes doivent quitter leur monde à elles, oublier leur culture, devenir des hommes. On parle d'égalité vraie quand on affirme la différence.

Martine Chaponnière – Je ne crois pas qu'il y ait risque de perte de la différence, ne serait-ce qu'à cause du corps ! D'autre part, je crois qu'il faut arrêter de dire que les féministes, anciennes ou nouvelles, ont voulu devenir des hommes. On ne trouvera ça dans aucun texte, dans aucune déclaration.

Jil Silberstein – Peut-être que la lutte pour l'égalité numérique dans les lieux de pouvoir est aussi une manière de garantir le respect des différences ?

Gabrielle Nanchen – En tout cas, je n'ai vraiment pas l'impression de trahir la cause féministe avec ce livre. Je crois au contraire que c'est promouvoir les femmes que de faire en sorte que leur spécificité soit reconnue comme ayant la même valeur que la spécificité masculine, que le masculin cesse d'être la norme et qu'il y ait dorénavant deux normes, que le féminin ait enfin droit de cité.

* Ed. Favre, 1981.

** *Amour et pouvoir : Des hommes, des femmes et des valeurs,* éd. Favre, 1990.

*** Ed. Le concept moderne, 1989.

**** *Devenir ou redevenir femme : Le statut comparé de l'éducation dans le mouvement féministe initial et dans le nouveau mouvement féministe,* à paraître en 1991.

UNIVERSITÉ DE GENÈVE

La Faculté de Médecine ouvre une inscription pour **un poste** de

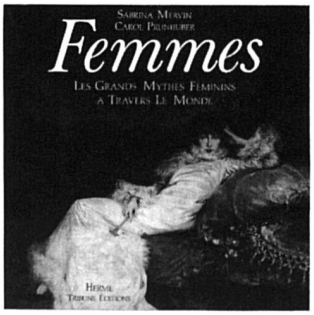
PROFESSEUR ADJOINT
en physiologie

Charge : Il s'agit d'un poste à charge complète comprenant 6 heures de cours hebdomadaires, ainsi que des séminaires et des activités de recherches.

Exigences : Doctorat en médecine.

Entrée en fonctions : 1er octobre 1991 ou à convenir.

Les dossiers de candidature doivent être adressés avant le 10 janvier 1991 au **Décanat de la Faculté de Médecine, Centre Médical Universitaire, 1, rue Michel-Servet, CH-1211 Genève 4,** auprès duquel des renseignements complémentaires peuvent être obtenus sur le cahier des charges et les conditions.



Edith Curie, Marylin Garbo, Greta Callas, Jeanne Boleyn...

100 mythes féminins à remettre en place et à découvrir.

Format 260 × 260 mm, 300 illustrations couleurs, Fr. 55.–

Bulletin de commande

Nom : Prénom :

Adresse :

NPA : Localité :

Veuillez me faire parvenir ___ ex. de l'ouvrage « Femmes » au prix de Fr. 55.– l'ex. (+ frais d'envoi).

Date : Signature :

A retourner à : Tribune Editions, case postale 434, 1211 Genève 11